FRANÇAIS

ZONES DE PRODUCTIVITÉS CONCERTÉES #2

HOMO ECONOMICUS

SANDY AMERIO – ALAIN BERNARDINI – RAPHAËL BOCCANFUSO
DANIEL FIRMAN – ÉLODIE LESOURD – PASCAL PINAUD

2 FÉVRIER-29 AVRIL 2007

ZONES DE PRODUCTIVITÉS CONCERTÉES

L'art est, de tout temps, une caisse de résonance des questions de société.
Les artistes y «réfléchissent» leur époque et ses enjeux. L'histoire des relations entre art et économie est longue. Elle est balisée par de nombreuses et importantes expositions qui laissent la part belle aux formes que l'on pourrait rapidement regrouper sous l'appellation d'*economic art* (depuis les obligations pour la roulette de Monte-Carlo de Marcel Duchamp en 1924 jusqu'aux activités entrepreneuriales d'un Fabrice Hyber). Pour «Zones de Productivités Concertées», cycle de vingt et une expositions monographiques réparties en trois chapitres sur toute la saison 2006-2007, il s'agit de décaler la perspective. En réunissant des univers artistiques qui, à un moment de leur processus, *mettent en œuvre* des questionnements économiques (le travail, l'échange, la production, le stock, l'activité, la fonction, les flux, l'atelier), ce n'est pas tant à des développements thématiques que ce cycle d'expositions convie le visiteur, mais à une analyse décalée.

L'économie – ses interrogations, ses concepts, sa pensée – y est envisagée comme un filtre d'analyse de certaines pratiques artistiques contemporaines. Les œuvres des artistes invités ne se situent pas dans un rapport illustratif ou mimétique face à la sphère économique. Polysémiques, elles dépassent très largement ces notions. L'économie est ici un prétexte.
L'hypothèse de travail est la suivante : que se passe-t-il si, dans la relation analytique et critique aux œuvres, est opéré un pas de côté ?
Ce cycle d'expositions pose, en outre, une articulation particulière entre expositions monographiques et approche thématique. Si les expositions sont autonomes, elles sont néanmoins englobées dans un spectre d'analyse unique. Interrogeant ainsi, au-delà de la thématique parcourue, la notion même de programmation. Chaque chapitre de cette histoire proposera des rencontres, des collisions entre des univers artistiques hétérogènes dans un espace qui allie blocs d'intensités et zones de circulations, d'échanges, d'autonomie, d'activité.

Anthropologue a-morale et sentimentale des images et représentations, Sandy Amerio décrypte les signes et agencements émis par le monde contemporain : impact, résurgence, révolution… Elle analyse comment certains phénomènes sociaux informent la construction de l'inconscient collectif et machinique du monde. Dans des dispositifs quasi cinématographiques, Alain Bernardini s'attaque à l'image du travail. Et de son grand impensé : l'inactivité. En s'immisçant dans les flux de production, il y introduit du suspens, il met à jour des moments de pause dans le flux du réel. Jouant de la tension inhérente au travail salarial (vendre sa force de travail), il résiste à toute idéalisation des représentations de la productivité héroïque, pour *réfléchir* et infléchir peut-être© l'image du travail. À qui appartiennent les images ? Quelle valeur pour l'image ? Quelle place pour l'artiste dans un système économico-culturel parfois kafkaïen ? Raphaël Boccanfuso travaille au dévoilement des structures invisibles de l'appareil idéologique, s'immisce tel un virus corrosif dans une société de contrôle et de l'image. Dans ses sculptures, Daniel Firman envisage le corps dans ses relations à l'espace qui l'entoure et dans lequel il évolue. Espace mémoriel, physique, social, psychique. Métaphores ou actions, ses œuvres évoquent et travaillent le déséquilibre contemporain.
Élodie Lesourd pratique un art de l'appropriation et de la post-production. Du remix inspiré de la philosophie du *Do It Yourself* punk. Hybridant les genres, de Barthes au *death metal*, en passant par l'art contemporain, détournant les références, elle joue pleinement, en peinture, des phénomènes inhérents à la *reprise*.
Pascal Pinaud interroge sans relâche le champ de la peinture (ses outils, ses procédures, ses moyens, ses limites, ses possibles). Menant une entreprise polymorphe de «mise en questions» de la peinture, il déplace l'atelier, il met en œuvre des procédures mécaniques, industrielles. Cette mise en jeu des possibilités de la forme et de la notion de tableau, de la notion d'authenticité, passe par une pratique diffuse, quasi anonyme, de la création revendiquant l'absence d'un style unique.

Frank Lamy, chargé des expositions temporaires

L'ART DANS L'ÉCONOMIE, ET RÉCIPROQUEMENT

Un phénomène est en substance économique s'il est intégré au processus de reproduction matérielle de la société. Ce cycle commence avec la production, qui fait apparaître les biens par l'utilisation de travail et de capital, et finit avec la consommation, qui marque la satisfaction des besoins par la disparition des biens produits. Il est médiatisé par la distribution du revenu et par l'échange marchand, qui animent le circuit monétaire des achats-ventes de facteurs de production et de marchandises.
La «mise en œuvre» artistique de phénomènes économiques peut d'abord opérer comme occupation ou jeu par l'artiste d'un véritable rôle d'acteur économique. Publier son statut de peintre sous un logo, concevoir et faire faire par des travailleurs qualifiés sa peinture puis s'investir dans l'exposition ou la mise en valeur des œuvres produites, c'est se mettre en scène comme artiste-entrepreneur (Pascal Pinaud). Distribuer gratuitement des cartes postales brouillées de monuments protégés, ou produire des images communes et les déposer légalement, c'est déjouer en rebelle ou surjouer en fou le jeu d'un système juridico-économique où l'avoir© a détrôné l'être© (Raphaël Boccanfuso).
Sous un statut plus traditionnel de sculpteur ou de photographe, et au travers de son souci esthétique, l'artiste peut aussi porter et proposer un regard subjectif sur un thème économique. Écraser un réfrigérateur par un coffre-fort, c'est imbriquer deux objets à connotation économique, et de là suggérer la domination contemporaine de l'économie financière sur l'économie réelle qui la supporte (Daniel Firman). Prendre l'image de salariés sur leur lieu de travail dans des postures inhabituelles et économiquement improductives, c'est re-présenter esthétiquement l'être©-là des travailleurs, mais c'est aussi révéler une valorisation a-économique des personnes au travail en manifestant les sujets humains cachés derrière les «ressources humaines» (Alain Bernardini).
La représentation artistique donnée peut également comporter une charge plus explicitement critique vis-à-vis du processus d'économicisation générale, quand elle exploite et/ou analyse les signes et les codes à l'œuvre dans le monde contemporain. Aborder le commerce de la récurrente mort du rock par des procédés de post(mortem)-production, c'est dire l'accélération d'un cycle économique qui écourte la vie des produits (consommés frénétiquement) tout en les retraitant en remakes (Élodie Lesourd). S'intéresser au *business storytelling* dans une démarche mi-scientifique mi-artistique, c'est montrer comment les bons comptes capitalistes peuvent aujourd'hui reposer sur de jolis contes managériaux (Sandy Amerio).
L'art est trivialement dans l'économie : toute œuvre vendue puis exposée (ou conservée) est une marchandise culturelle associée à une valeur d'échange et à une valeur d'usage. Les œuvres et les pratiques artistiques qui engagent un sujet économique assument cet état de fait, adressent un questionnement inverse à l'économie et établissent leur valeur esthétique par un dépassement de la ou de leur détermination économique.

Fabrice Tricou, économiste

SANDY AMERIO
(née en 1973, vit à Paris)
«PSYOPS»

Le principal de la production de Sandy Amerio est filmique, photographique et textuel. Vastes, ses champs de recherche lui sont inspirés par l'intérêt qu'elle porte aux signes émis par le monde contemporain.
«Un cycle d'expositions "autour" de l'économie, c'est très différent de "sur". Nous ne sommes pas dans les certitudes, on cherche. C'est un peu comme décrire une forme, sans circonscrire. Se mesurer au périmètre, au champ de recherche en question. Métaphoriquement aussi, c'est peut-être© comme le fait d'épier un fort que l'on va bientôt attaquer… On fourbit ses armes. C'est plutôt de cette manière-là que j'ai pris l'invitation. Cela coïncidait parfaitement avec mes recherches et projets en cours. […] Je me suis par ailleurs particulièrement intéressée au management, à des théories économiques, ainsi qu'à l'entreprise. J'y vois une certaine poésie. J'ai par exemple étudié le business storytelling qui est une pratique managériale anglo-saxonne. J'ai aussi dans d'autres films questionné en creux l'économie. […] Dernièrement, j'ai davantage abordé des questions qui touchent à la stratégie militaire. Et notamment ce que l'on appelle les PSYOPS (psychological operations), d'où le titre de ma proposition pour le MAC/VAL.»

ALAIN BERNARDINI
(né en 1960, vit à Vitry-sur-Seine)
«"Eh Didier t'as récupéré la clé de 7" ou Comment faire ce qu'on a vraiment envie de faire»

Comment représenter le moment du travail où on ne travaille pas ? Quel est l'objet du travail ? Et du travailleur ? Simple élément de la chaîne de transformation et de valorisation de la matière première ? Alain Bernardini fait le portrait de cet entre-deux, le moment d'inactivité de l'activité (gestes tabous).
«Il y a un temps où l'on m'invitait dans des expos thématiques sur le jardin, le paysage, la nature… J'aurais aimé qu'on m'invite à des expositions sur la paresse, le farniente… Donc, une expo sur l'économie, ça me va, économie dans le sens de soustraire, mettre de côté, prélever, détourner : du temps, de l'énergie, des corps, des attitudes. […] Je demande à des salarié(e)s, quel que soit leur corps de métier, de participer à la réalisation de mes images en étant acteurs de situations inédites et/ou interdites sur leur lieu de travail et pendant leur temps de travail. Je suis généralement payé par l'institution qui m'invite pour faire ces images, tout comme eux le sont par leur employeur. Ensuite, le sujet des mises en scène : ne rien faire, s'asseoir, s'appuyer sur un mur, grimper sur sa machine ou son bureau, se jeter au sol, s'allonger sur un outil ou par terre, se courir après, éclater de rire ou bâiller, etc. sont des situations qui sont contraires à la bonne image du travail. Et éclairent sous un autre angle la notion de productivité.»

Exposition réalisée avec le soutien de Dron Location.

RAPHAËL BOCCANFUSO
(né en 1964, vit à Paris)
«©opyright»

Raphaël Boccanfuso est un pirate culturel qui prône la liberté de création. Il court-circuite un système économico-culturel qui se mord la queue, manipule, tout en les condamnant, les dérives de la société de consommation où la représentation passe avant la réalité, aliénant l'être© dans une comédie capitaliste tragique. Il témoigne d'une semblable volonté de dévoilement des structures invisibles de l'appareil idéologique, notamment la dégradation de l'être© en avoir©, insistant sur le glissement de l'avoir© au paraître en développant les analyses de Marx sur le caractère fétichiste de la marchandise (acte d'achat comme lien social).
«Je présente deux projets différents qui fonctionnent un peu comme deux faces de la même pièce. Les deux projets usent d'un contournement de la législation du droit à l'image et à la propriété. Dans un cas, j'altère, par la pixellisation, une partie du visuel et je m'autorise ainsi à diffuser des images de bâtiments protégés que j'intitule «Sans titre» *et qui se présentent sous formes d'affiches et de cartes postales mises à disposition du public. À propos du projet inédit intitulé* «©opyright»*, j'ai aussi procédé à une altération et à une dégradation visuelle pour pouvoir déposer à l'INPI les verbes être© et avoir©, ou plutôt une calligraphie originale de ces deux auxiliaires. […] Ce procédé m'autorise à en revendiquer la propriété, et l'institution, hors du champ de l'art, a validé la chose officiellement.»*

DANIEL FIRMAN
(né en 1966, vit à Paris)
«Chute libre»

Version contemporaine de *L'Homme de Vitruve* où Léonard de Vinci étudiait les proportions du corps humain en relation à son environnement, Daniel Firman se confronte à l'espace à travers ses *Gathering-Scattering* (rassemblement-dispersion), sculptures réalistes de personnages portant un maximum d'objets ou posant dans des situations burlesques, les visages toujours cachés. L'artiste pioche dans la culture populaire, dans un stock d'objets courants (un frigo, un logo, un seau, un bon mot…), témoin de la marche en avant, inébranlable, du rouleau compresseur de la société de consommation.
«Quand je réalise une sculpture, elle contient un certain nombre de paramètres, inhérents à son émergence. Elle n'est construite tout d'abord sous aucune forme d'autorité extérieure à son intention, c'est pourquoi je préfère l'imbrication à l'assemblage. L'imbrication est une forme d'économie, puisqu'elle s'organise sur un principe de négociation, voire par défaut entre deux entités. […] L'ensemble proposé correspond à un diagramme qui fonctionnerait avec des repères verticaux, dans des durées diverses, chute brutale, hystérie, dégradation lente, équilibre… Je reviens précisément avec ces notions à la dimension périphérique de l'économie. Il est question aussi dans ce projet d'exposition de poser un ensemble de sculptures choisies, qui offrent un regard subjectif de l'économie surtout par leur iconographie. De même que le titre «Chute libre» évoque l'idée d'un mouvement sans contrôle, d'un effondrement ou d'une prise temporaire de liberté, il préface en quelque sorte les sculptures ayant in fine une forte relation au sol.»

ÉLODIE LESOURD
(née en 1978, vit à Paris)
«Obituary»

Élodie Lesourd réalise deux types de peintures : les premières, hyperréalistes, reproduisent, à partir de photographies d'installations d'artistes, des œuvres appartenant à l'univers «rock» (Christoph Büchel, Claude Lévêque) ; les secondes, néoconceptuelles, détournent, rechargent des images, des logos, des signes, eux aussi issus de la culture rock, mais qui émergent de la culture populaire. C'est ce qu'elle définit comme l'«herméneutique rock» (herméneutique comprise comme «ensemble des connaissances […] qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens»), mettant en perspective les codes et les modes de cet univers cadré. Pour le MAC/VAL, elle réalise en trois temps un projet sur le commerce de la mort : celle récurrente de la peinture, celle inénarrable du rock et celle non moins symbolique de l'auteur.
«Réexposer les œuvres d'autres artistes participe d'un geste de réappropriation évident qui pose, avant tout, la question de la signature. Ainsi, les référents premiers proviennent de l'art. Par le principe de transposition, ils sont à saisir d'un point de vue critique. Les œuvres qui sont rejouées se voient dès lors déposséder mais néanmoins louées. J'utilise l'histoire de l'art actuel comme celle du rock de manière assez libre en vue de créer du sens, de se concentrer sur certains détails pertinents. Mes sources sont plus ou moins explicites. Elles me permettent d'écrire une «mythologie personnelle», évacuant tout rapport de superficialité avec les artistes ou les groupes musicaux cités.»

PASCAL PINAUD
(né en 1964, vit à Nice)
«Plates-formes»

Tout commence par un accident. Une voiture qui laisse des traces de carrosserie sur l'avant d'une autre voiture. Reste la fascination pour l'objet manufacturé. Une démarche que Pascal Pinaud explique ainsi : *«Pour la décrire, j'aimerais parler de ce que je fais chez Garnero, mon carrossier. Il n'y aurait aucun intérêt pour moi à lui faire réaliser une peinture, l'intérêt c'est de lui voler son savoir d'artisan, qu'il m'apprenne comment on peint une Jaguar…»* Peinture de carrosserie, canevas, dessin assisté par ordinateur, Pascal Pinaud décline les propriétés plastiques des différents matériaux, proposant une approche protéiforme de la peinture très personnelle, notamment en la faisant parfois réaliser par d'autres.
«Le titre de l'exposition, «Plates-formes», matérialise pour moi un espace transitionnel entre la réactivation de certaines parties d'expositions que j'ai pu réaliser par le passé, constituant une approche générique de mon travail, et le principe d'une concentration d'idées à l'œuvre, par exemple, dans un programme politique. Chaque plate-forme, pensée comme un îlot autonome au sein de l'exposition, vient questionner les modalités en usage dans les systèmes de monstration contemporains – socle, sol, cimaise ou vitrine. Opérant par un renversement de perspective, les murs deviennent plans invitent le spectateur à changer, en même temps que se modifient sa déambulation dans l'exposition, son point de vue sur les œuvres et les environnements présentés. On retrouve là deux idées qui me sont chères : la métaphore de Lewis Carroll portant, à travers les yeux d'Alice, un regard d'enfant sur le monde, et les techniques de merchandising toujours plus sophistiquées conçues par les entreprises pour sublimer les objets de consommation.»

AUTOUR DES EXPOSITIONS

OCCUPATIONS
Programme lancé en octobre 2004, en parallèle aux expositions temporaires. Le musée en son ensemble y est un site à investir, un territoire à explorer, invitant des artistes à intervenir.
À occuper les lieux.
Pour, proposant d'autres regards, envisager le musée autrement. Plus légère et réactive, plus expérimentale aussi parfois, cette programmation reconsidère la question de l'*in situ*, du lien entre la production artistique et son contexte d'inscription et de réception. L'art contemporain ne se jouant pas seulement dans les salles d'exposition, ce programme se fait l'écho, à l'intérieur de la structure muséale, de la réalité de certaines formes de la création contemporaine.
Tout au long de cette saison, l'artiste Sylvain Soussan *occupera* les lieux. Faisant œuvre dans l'interstice entre usage et fonctionnalité poétique, des projets de Soussan Ltd, fournisseur des musées, et de son extension le Musée des Nuages seront actualisés :
– *Mouvement Artistique* (en collaboration avec Nicolas Floc'h) : spécifiquement dédié à la réorganisation des salles d'exposition, *Mouvement Artistique* permet de transporter les œuvres en présence des visiteurs au rythme sûr et imperceptible de quelques millimètres par jour. Des semaines sont donc nécessaires à la traversée d'une seule salle. En organisant les transports à la vitesse de quelques mètres par mois, est offert au visiteur un point de vue sur les coulisses du musée, et sur ces temps où le musée travaille l'espace.
L'œuvre choisie et bénéficiant de ce service, la *Structure multifonctions* de Nicolas Floc'h, est visible pendant l'exposition en cours, alors qu'elle quitte la salle d'exposition vers les réserves.
– *Aide-mémoire :* «Musées, cases de mémoire matérielle», disait Marcel Soussan.
– *Chaises de toile :* dans le vestibule.
– *Cocktail + 5 sources* et *Manger léger, léger :* les suggestions du Musée des Nuages en partenariat avec le restaurant le Transversal. (http://soussan-ltd.com)

UNE VISITE INVENTÉE… UN VERRE AVEC…
Samedi 24 mars, visite inventée à 17h : Fabrice Tricou, historien de la pensée économique, et Frank Lamy, chargé des expositions temporaires, proposent une visite inventée à deux voix de «Zones de Productivités Concertées».
Visite suivie, à partir de 18 h 30, d'un verre avec… les artistes des expositions au restaurant le Transversal.
Ouvert à tous sans réservation

RENCONTRE VIDÉO #4, «ROCK'N VIDEO»
En lien avec les recherches engagées sur la culture rock par Élodie Lesourd ou Arnaud Maguet, cette rencontre vidéo dressera un panorama arbitraire et sélectif des relations qu'entretiennent l'art et la musique. *Rock is (not) dead.*
Dimanche 11 février à 15 h
(auditorium, entrée libre)

BANDE À PART, «ALCHIMICINÉMA/ JEAN-MARC CHAPOULIE»
Jean-Marc Chapoulie a une vidéothèque dans le cerveau. Partant de la question du travail et du territoire, en jeu chez certains artistes exposés au MAC/VAL, il nous raconte, en images, une petite histoire du monde social.
Dimanche 28 janvier à 15 h : «Du prolo au robot»
Dimanche 25 mars à 15 h : «Habitation(s)»
(auditorium, entrée libre)

BANDE À PART, «POINTLIGNEPLAN»
Les vingt dernières années auront vu se déplacer nombre de frontières artistiques. Les relations entre cinéma et vidéo, cinéma et photographie, fiction et documentaire n'ont cessé d'alimenter formes et attitudes. Ces questionnements sont aujourd'hui particulièrement sensibles dans les regards croisés des plasticiens vers le cinéma et des cinéastes vers l'art contemporain. C'est à ce croisement que *Pointligneplan*, structure de diffusion de films d'artistes située en Val-de-Marne, situe ses enjeux, depuis 1998, par la mise en place régulière d'une programmation de films qui présente un ensemble d'œuvres singulières : cinéastes, artistes, plasticiens questionnant et redéfinissant de nouveaux partages du monde et de l'image.
Dimanche 18 mars à 17 h
(auditorium, entrée libre)

VISITE INVENTÉE, «GRAND MAGASIN»
«Grand Magasin» a été fondé en 1982 par Pascale Murtin et François Hiffler. Ces derniers ont conçu ensemble une vingtaine de pièces, numéros et performances, s'adjoignant à l'occasion les services de leurs amis. À l'aube du XXIe siècle, Bettina Atala a rejoint le duo et c'est à trois voix qu'ont été construits et présentés quelques spectacles depuis 2001. Ils présentent ici *20 % supplémentaires :* «20 % de quoi ? Où sont-ils cachés ? Va-t-on les garder pour la fin ? Les consommer dès le début ? Ou les répartir dans le tout ?»
Dimanche 18 mars à 15h
(auditorium, entrée libre)

COMPAGNONNAGE CRITIQUE
Jean-Marc Huitorel proposera des textes, des réflexions, des billets d'humeur et des bavardages autour de «Zones de Productivités Concertées».
En partenariat avec l'AICA

POUR LES SCOLAIRES…
Visites-ateliers : «Patatras !», «Les pieds au mur», «Pirates de l'art», «Déjà vu», «Engagé», «Libre échange»…
Réservations : 01 43 91 64 23

PUBLICATIONS
«Zones de Productivités Concertées»
Catalogues des expositions : 21 monographies.
Sortie de six volumes à l'occasion du volet deux. Bilingues français-anglais, format 16,5 x 22 cm, 32 pages, 6 euros.

Collection Fiction,
Opus 4. *Delaume/Pinaud, «Chansons de Gestes & Opinions»*
Texte de Chloé Delaume autour de Pascal Pinaud, format 10 x 17 cm, 36 pages, 3 euros.

RENCONTRE AVEC CHLOÉ DELAUME
Jeudi 22 mars à 18 h
au Centre de documentation multimédia du musée.
Ouvert à tous sans réservation

Retrouvez le programme détaillé sur le site www.macval.fr

Informations pratiques
MAC/VAL
Musée d'Art contemporain du Val-de-Marne

Place de la Libération
94400 Vitry-sur-Seine
Tél : 01 43 91 64 20
Fax : 01 43 91 64 30
www.macval.fr

«Zones de Productivités Concertées»

Volet deux : exposition ouverte au public du 2 février au 29 avril 2007.

Tous les jours, sauf le lundi, de 12 h à 19 h, nocturne le jeudi jusqu'à 21 h (clôture des caisses 1 h avant).

Plein tarif : 4 euros.
Tarif réduit : 2 euros.
Gratuité : moins de 18 ans, étudiants, chômeurs, Rmistes, premier dimanche du mois…

Volet trois : du 20 mai au 19 août 2007 (vernissage le samedi 19 mai, «Nuit des musées»), expositions de Francis Baudevin, Serge Lhermitte, Arnaud Maguet, Pierre Petit, Jérôme Saint-Loubert-Bié, Simon Starling, Stefan Shankland et Tatiana Trouvé.

Graphisme : les designers anonymes
Imprimé par Stipa (France)

Département du Val-de-Marne
Conseil général

MAC/VAL
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DU VAL-DE-MARNE